

ANNA SADURSKA

L'ART ET LA SOCIÉTÉ RECHERCHES ICONOLOGIQUES SUR L'ART FUNÉRAIRE DE PALMYRE

Au début expliquons le choix du sujet. La culture de Palmyre se développe à l'époque bien connue, aux I^{er}-III^e siècles, riches en sources écrites. Les Palmyréniens n'ont pourtant laissé aucune littérature. C'est pourquoi leur culture se prête tout d'abord à la recherche archéologique. Les inscriptions palmyréniennes sont nombreuses, mais de règle très laconiques, limitées à des informations onomastiques¹. Par conséquent, la culture de la ville se manifeste le mieux dans les vestiges matériels, surtout à travers des monuments d'architecture et de beaux arts. Un groupe particulièrement important forment les monuments funéraires: tombeaux et leur décor, en particulier sculptures funéraires.

GÉNÉRALITÉS. Au premier abord, les sculptures funéraires de Palmyre semblent assez monotones. Elles sont à classer en quatre types et leur décor se limite à trois motifs. Ce sont: stèle à figure en pied, dalle carrée décorée d'une demi-figure appelée buste, banquet funéraire dressé au-dessus de la face principale des sarcophages, ou de leurs postiches. Les statues sont rares, représentées par quelques exemplaires à peine² (figs 1-4).

¹ J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford 1971, avec une littérature abondante [Abréviations voir p. 23].

² Une véritable *summa rerum Palmyrenarum* est fournie par le livre de M.A.R. Colledge, *The Art of Palmyra*, London 1976. Pour l'architecture funéraire, l'ouvrage de base continue à être celui de M. Gawlikowski, *Monuments*. Nous devons un article intéressant à K. Makowski, *La sculpture funéraire palmyrénienne et sa fonction dans l'architecture sépulcrale*, *Studia Palmyreńskie* VIII, 1985, pp. 69-117. Pour l'interprétation cf. aussi A. Sadurska, *Die palmyrenische Grabskulptur*, *Das Altertum* 14, 1988, pp. 14-23. Cette bibliographie s'est dernièrement enrichie de publications d'A. Schmidt-Colinet, *L'Architecture funéraire de Palmyre*, dans *Archéologie et histoire de la Syrie*, II, Sarrebruck 1989, pp. 447-456 et *Tempelgrab Nr 36*.

Parfois, un certain nombre de figures émerge d'un fond commun. Elles se présentent toujours rigoureusement de face. Pour cette raison les relations entre elles ne sont pas évidentes³. La narration n'existe point dans l'art figuratif de Palmyre, mais les artistes ont su établir un répertoire complexe de gestes, d'emblèmes et d'attitudes qui permettraient de bien comprendre le sujet. Le déchiffrement de ce langage de signes est passionnant, bien que les résultats restent en large mesure hypothétiques.

Dans le cadre d'un article il faut se limiter à des problèmes et sujets choisis. J'ai décidé de donner la priorité à la caractéristique d'une seule couche sociale que j'aimerais appeler *Middle Class*. Pour justifier ce choix et cette définition commençons par quelques remarques générales sur les usages funéraires propres aux habitants de la ville. Les formes différenciées d'ensevelissement dépendaient en large mesure de moyens disponibles dans un milieu particulier. Ainsi, certains types de bâtiments funéraires coexistaient, tout en restant propres à des milieux différents.

La tour funéraire présente le plus ancien tombeau collectif, connu à Palmyre depuis le I^{er} siècle avant J.-C.⁴ Un tel tombeau bâti en pierre, à plusieurs étages, était très coûteux et donc accessible seulement à des gens riches. Dans les familles plus

³ La frontalité caractérise les produits artistiques issus de plusieurs centres en Proche-Orient à l'époque romaine. Sa genèse n'est pas connue malgré des recherches approfondies et une discussion animée. J'ai touché à ce problème dans ma conférence présentée en 1984: *Le portrait romain et la diffusion du portrait funéraire dans les provinces orientales*, dans *Atti della II Conferenza Internazionale sul Ritratto Romano, Roma 26-30 Settembre 1984* (publiés Roma 1988) pp. 75-86. Cf. récemment Dentzer-Feydy, pp. 78-80.

⁴ La chronologie des tours funéraires fut établie par Gawlikowski, *Monuments*, pp. 44-48. Cf. récemment Dentzer-Feydy, pp. 58-62.



Fig. 1. Stèle à figure masculine devant un voile. Env. 100–130. M.P. 1241/6406. Photothèque Adnan Bounni.



Fig. 2. Buste d'une femme tenant la quenouille et le fuseau de la main gauche, tandis que la droite fait le geste de bénédiction (prière?). Env. 100–130. Palmyre, hypogée d'Artaban, in situ. Phot. Studio Zoubi.

modestes, on ensevelissait les morts dans les tombes individuelles creusées dans le rocher et indiquées d'une stèle avec ou sans décor. La tour et la stèle remplissaient des fonctions semblables, toutes deux appelées *nefes* – « âme ». Les plus anciennes tours étaient privées de décor. Vers le milieu du I^{er} siècle après J.-C., tout d'abord dans la façade, plus tard à l'intérieur, apparaissent des reliefs – banquet funéraire et des rangées de bustes. Les stèles, par contre, étaient décorées d'un *parapetasma*, d'une figure debout et parfois d'une figure devant ou derrière un voile tendu entre deux palmes⁵ (cf. fig. 1).

Le nombre de bustes funéraires dépasse de loin les deux autres catégories mentionnées (banquets et stèles). Quelques centaines de ces portraits sont connus et publiés, mais avec des fragments, et des pièces inédites, il y en a à peu près deux mille. Afin d'expliquer cette quantité il faut recourir à l'histoire de l'architecture tombale.

⁵ Colledge, pp. 63–64; 66–67; Dentzer-Feydy, pp. 65–66. Publication de base: K. Parlasca, *Probleme palmyrenischer Grabreliefs – Chronologie und Interpretation*, dans *Palmyre: Bilan et perspectives. Colloque de Strasbourg (18–20 Octobre 1973)*, Strasbourg 1976, pp. 33–43.

Nous avons remarqué ci-dessus que dans les différents milieux on suivait les différents coutumes d'ensevelissement. A Palmyre, il existait trois couches, dont deux nous intéressent: la couche supérieure et la moyenne. La première se composait de riches familles formant une aristocratie locale. A cette couche appartiennent les fondateurs des tours s'échelonnant entre la fin du I^{er} siècle avant J.-C. et les années vingt du II^e siècle après J.-C. (l'an 9 avant – 128 après J.-C. sont les dates des tours inscrites dans les textes de fondation). A cette époque-là, les membres de la couche moyenne se servaient des stèles qui indiquaient les tombes individuelles. Vers la fin du I^{er} siècle après J.-C., plusieurs familles enrichies de ce milieu fondent des tombeaux collectifs souterrains – des hypogées. Ils étaient beaucoup plus prestigieux que les tombes creusées à ciel ouvert et moins chers que les tours. Leur construction était relativement facile et leurs fondateurs n'étaient pas obligés de les terminer de leur vivant. Ils pouvaient laisser cette tâche à leurs descendants, car il était toujours possible d'élargir le tombeau en creusant les chambres latérales. De même, le décor sculptural se faisait petit à petit, d'habitude en période de deux ou trois générations. Ce type de tombeaux collectifs existait probablement jusque vers la fin de Palmyre

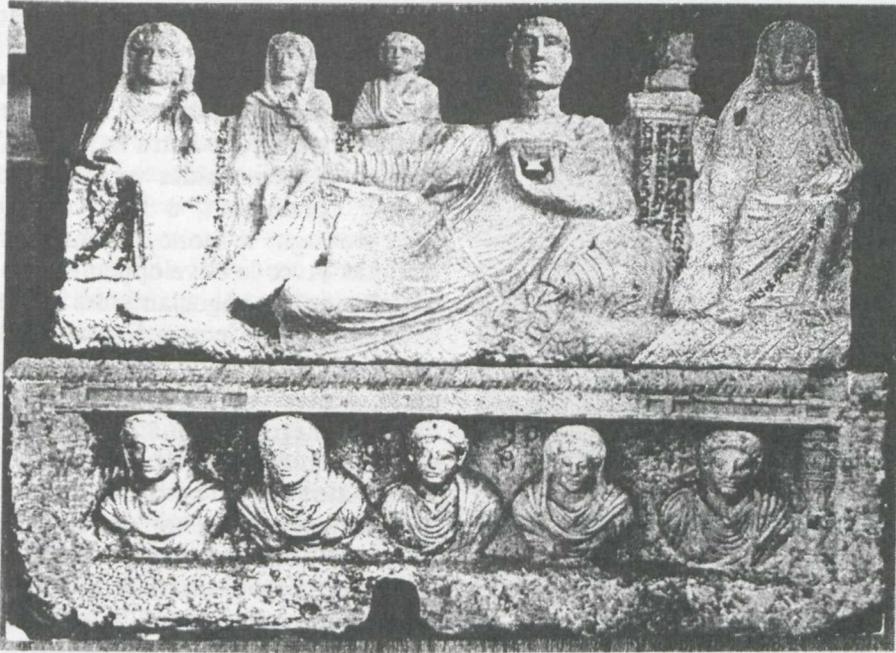


Fig. 3. Dalle-*kliné* surmontée d'un banquet funéraire. L'an 239. M.P. 1795-6/6644-5. Phot. Studio Zoubi.

indépendante. Le plus récent hypogée daté fut fondé en 232⁶.

Les hypogées, depuis des longues siècles profondément cachés sous une couche épaisse de sable étaient difficilement accessibles. Par conséquent, leur décor et leur mobilier ont échappé aux *funaroli* actifs dans les nécropoles palmyréniennes aux XIX^e et XX^e siècles. Voici la raison pour laquelle les sculptures funéraires laissées par les membres de la *Middle Class* sont les plus nombreuses et le mieux connues. C'est pourquoi aussi le milieu des gens «moyens», ni trop pauvres, ni trop riches ni puissants se prête bien à la recherche.

Ceci dit, il faut esquisser l'évolution de l'architecture funéraire au service de la classe supérieure, après le milieu du II^e siècle quand l'époque des tours touche à sa fin. Or, en ce temps-là, l'architecture palmyrénienne se trouve sous l'influence romaine profonde. Les meilleurs preuves présentent certains bâtiments laïques (p. ex. le théâtre) et la cella dans l'enceinte de Baalshamin⁷. Ces

deux exemples manifestent déjà des traits caractéristiques du nouveau style qu'on aimerait appeler «classisant». A cette même époque, peu avant le milieu du II^e siècle, apparaissent à Palmyre les premiers mausolées qui ont remplacé les tours étant les tombeaux des riches. Leur usage a duré jusqu'à la fin de la ville (dates inscrites: 143-253). Le décor de ces bâtiments était exceptionnellement riche, de même que celui des monuments funéraires qui se trouvaient à l'intérieur. L'étude de ces sculptures est, malheureusement, très difficile et elle ne se trouve actuellement qu'à ses débuts. Les mausolées, de même que les tours, facilement accessibles pendant des longues siècles, sont pour la plupart détruits et pillés. Le matériel d'un seul tombeau de ce type, même s'il fut étudié et publié de façon exemplaire, n'est pas suffisant pour permettre une étude d'un milieu tout entier⁸. Pour résumer: nous limitons notre recherche à l'époque entre la deuxième moitié du I^{er} et le milieu du III^e siècle, en profitant du

⁶ Pour la chronologie des hypogées cf. Gawlikowski, *Monuments*, pp. 48-50. Je passe sous silence un hypogée hellénistique, trouvé dans l'enceinte de Baalshamin, du type différent, dépourvu de sculptures. Il est publié par R. Fellman, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre*, vol. V. *Die Grabanlage*, Roma 1970.

⁷ La recherche sur le théâtre n'est pas trop avancée, bien que les fouilles archéologiques soient terminées. A mon avis, le bâtiment ne servait pas aux spectacles, mais il s'agissait d'un *bouleuterion* - siège du sénat local. La bibliographie modeste est citée dans Starcky - Gawlikowski, p. 145 n. 6. *Ibidem*, une brève caractéristique des particularités de cette construction. Le temple de Baalshamin, par contre a joui d'un

intérêt particulier, fouillé et publié par les archéologues suisses. Publication de base: P. Collart - J. Vicari, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre*, vol. I-II, Roma 1969. Brève caractéristique: Starcky - Gawlikowski, pp. 120-121, pl. VI 14, n. 23-25.

⁸ Les mausolées palmyréniens sont traditionnellement appelés «tombeaux-maisons», ou bien «temples funéraires», event. «tombeaux-temples». Les dates inscrites étudiées par Gawlikowski, *Monuments*, p. 51. Une caractéristique sommaire, mais bien rédigée, en est donnée par Dentzer-Feydy, pp. 64-65. Une recherche approfondie sur le type est due à Schmidt-Colinet, *Architecture funéraire* (cf. ci-dessus, note 2).



Fig. 4. Statue féminine exposée à l'intérieur du tombeau de 'Alainé. Première moitié du III^e s. M.P. 2287/8399. Phot. W. Jerke.

matériel trouvé dans les hypogées fondés par des membres de la couche moyenne.

L'ÉVOLUTION DU PORTRAIT FUNÉRAIRE. Un coup d'oeil jeté sur les sculptures les plus anciennes (fin du I^{er} – premier quart du II^e siècle) et les plus récentes (III^e siècle) suffit pour tirer une conclusion. Les beaux arts, tout comme l'architecture de la ville étaient influencés par l'art gréco-romain. En effet, le style linéaire et schématique cède le pas au naturel⁹. Une autre conclusion

concerne le niveau de la vie quotidienne aux I^{er}–III^e siècles. Celui-ci est le plus élevé entre le milieu du II^e et le milieu du III^e siècle. Cette époque est délimitée par deux événements politiques, à savoir la chute de Petra en 106 et l'avènement au pouvoir des Sassanides vers 230, hostiles à Rome et, par conséquent, à Palmyre. Après l'an 106, Palmyre gagne le monopole du commerce transdésertique. Avec le développement du commerce les marchands, les négociants, les propriétaires de caravanes gagnent le premier pas sur les agriculteurs et les bergers. En 134, peu après son séjour à Palmyre, l'empereur Hadrien offre à la ville de précieux privilèges diminuant le tribut. Au cours de la deuxième moitié du II^e siècle, la ville est devenue florissante. Elle a perdu toutes ses chances avec l'avènement au pouvoir des Sassanides. Leur conflit avec l'Empire Romain a changé la carte politique de cette partie du monde. Le commerce transdésertique s'affaiblit et Palmyre n'avait plus de chances d'en profiter¹⁰.

Au temps du grand boom économique, la mentalité de nouveaux bourgeois a subi de profonds changements. Avant de les démontrer, il faut évoquer quelques facteurs importants. 1^o. Les tombeaux palmyréniens, bien que fermés à clef, étaient d'un accès facile. Les portes d'entrée n'étaient jamais dissimulées. Une rampe ou un escalier en descente facilitait l'accès. – 2^o. Les tombeaux étaient souvent visités. Plusieurs traces de repas pris dans le voisinage des morts ont été découvertes, p. ex. des puits, des vases, des cendres mêlées au charbon¹¹.

Je crois avoir trouvé des images en relief de ces *agapai* sous forme de petits banquets encadrés (fig. 5). Ils sont en règle générale dépourvus d'inscription. Leurs figures ne forment aucun groupe de famille, car habituellement les femmes n'y sont pas représentées. Ces reliefs ne se trouvent jamais dans la chambre funéraire, mais dans le couloir, à proximité de la porte d'entrée. Je crois qu'ils imagent des invités au repas funéraire, qui tien-

⁹ Le plus ancien portrait daté appartient à une femme décédée en 65/66 (Glyptothek Ny Carlsberg 2816), cf. Coll-edge, fig. 77, p. 67 et n. 210 (autres exemples). Les derniers portraits féminins datés: a) de l'an 240/241 (Oslo, Musée Archéologique), cf. Ingholt, p. 86–87, n. 3, PS 53, fig. XVI 3; b) de l'an 241/242 (Freer Gallery of Art, Washington 08.236), cf. Ingholt, p. 87–89, n. 6, PS 54, pl. XVI 3. Les derniers portraits masculins datés: a) de l'an 246/247 (Musée Archéologique de Beyrouth), cf. Ingholt, p. 50–51, n. 1, PS 28, pl. IX 3; b) de l'an 252/253 trouvé dans l'hypogée n° 2 de la nécropole sud-est (Musée de Palmyre A6310/1223), inédit.

¹⁰ L'histoire du commerce palmyrénien est caractérisée dans Starcky – Gawlikowski. Cf. pour le rôle de Petra – p. 73–74; des Sassanides – p. 53; de Hadrien – p. 42.

¹¹ K. Michałowski, *Palmyre. Fouilles Polonaises 1959*, Warszawa 1960, p. 140 sq., p. 146–9 et 165. La rampe du tombeau de Zabda *ibidem*, fig. 150.

nent compagnie aux morts et prolongent ainsi le repas solennel dans l'éternité¹².

Les visites régulières rendues aux morts à l'intérieur du tombeau de famille ont beaucoup joué sur son décor, en particulier sur les portraits encastrés dans les parois. Les images d'ancêtres et de proches parents témoignaient d'une belle tradition de la famille et, en impressionnant les convives et les visiteurs, influençaient l'opinion publique. C'est pourquoi tout fondateur de tombeau et tout père de famille ressentaient un désir de montrer ses proches du meilleur côté.

LA FAMILLE. Les épitaphes et les portraits confrontés font ressortir des affinités et des parentés entre les défunts ensevelis ensemble. Il semble qu'on suivait certaines règles en plaçant dans la même exèdre (chambre funéraire) les vieux parents, leurs fils mariés ou non, leurs belles-filles, les filles non mariées jeunes et adultes et les petits enfants morts prématurément. Des groupes semblables habitent encore de nos jours les maisons familiales à Palmyre. Comme les tombeaux s'appelaient en palmyrénien *Bet Alma* – «Demeure d'éternité» – il faut croire que la maison de famille servait de modèle à des tombeaux collectifs¹³. Par conséquent, il est possible de reconstruire d'après ces témoignages le modèle d'une grande famille faisant partie de la couche moyenne. Ce qui se prête le mieux à ce genre d'analyse ce sont des groupes de figures, car ils démontrent des relations entre les membres de la famille et la situation de chaque personne en son sein. Le banquet funéraire canonique se présente comme suit: le père de famille repose sur une *kliné*, sa femme est assise à ses pieds, les enfants sont debout au fond. Ce modèle a pu être développé, ou réduit selon le désir du client. Le groupe provenant du tombeau souterrain de Zabdâ ne se compose que de deux personnes: mari et femme (figs 6–7). Les recherches archéologiques effectuées dans cet hypogée ont démontré que ce couple n'avait laissé aucun descendant. Une dizaine de tombes creusées dans le sol du couloir abritaient des squelettes de nouveaux-nés¹⁴.

Une famille très nombreuse est présentée dans l'hypogée d'Artaban, mais contrairement au modèle canonique, le fondateur du monument funéraire important et père de famille ne repose pas sur son lit. Il a cédé cette place honorable à son



Fig. 5. Petit banquet encadré: gisant accompagné d'un garçon en attitude de deuil. Fin du II^e s. M.P. 1730/6401. Photothèque Adnan Bounni.

père (fig. 8). Son image propre, un buste en bas-relief, se trouve au-dessous du banquet, à côté d'un portrait semblable de sa mère. Certes, dans cette famille le grand père jouissait d'une estime exceptionnelle. Elle était d'ailleurs méritée: le père d'Artaban fut fondateur de l'hypogée tout entier¹⁵.

Un quart de siècle plus tard, les habitudes ont changé. Dans l'hypogée de la famille de Bôlha, un *triclinium* prestigieux, à trois banquets, présente une famille non moins nombreuse, mais ce groupe est composé de façon différente. Le fondateur des trois sarcophages repose sur la *kliné* centrale. Son vieux père est étendu derrière lui, au second plan. La position des femmes, épouse et mère du fondateur, est aussi inégale. La vieille dame est assise à côté, aux pieds d'un affranchi de ses fils, la jeune accompagne son mari¹⁶ (fig. 9).

Encore plus évidentes sont les transformations de famille d'après les monuments récents datant du III^e siècle. Dans un groupe exécuté en 239, le grand père du fondateur des sculptures, un Bôlbarak représenté au banquet, est accompagné de trois femmes, dont deux épouses et la mère.

¹² Généralités: Colledge, p. 78–9, n. 258–61; mon hypothèse plus largement voir Sadurska – Bounni, p. 191–2; opinion différente était exprimée par K. Makowski, *Recherches sur le banquet miniaturisé dans l'art funéraire de Palmyre*, Studia Palmyreńskie VIII 1985, p. 119–130.

¹³ Dentzer-Feydy, p. 64; Gawlikowski, *Monuments*, inscription n° 48, p. 195–6.

¹⁴ Michałowski, *op. cit.*, p. 161, fig. 177.

¹⁵ Sadurska – Bounni, p. 23–26 et 35–39 n° 41, figs 222–224.

¹⁶ Sadurska – Bounni, p. 70–73 et 86–88 n° 120, figs 231–236.



6

Fig. 6-7. Banquet funéraire à deux personnes – mari et femme. Env. 100-130. M.P. 2024-5/7222-3. Phot. H. Romanowski.



7

Son père est absent. La position des dames est mise en lumière. Aux pieds de Bôlbarak est assise une épouse, sans doute la première, une femme d'âge mûr, mère de cinq enfants. La seconde (?), très jeune, se tient debout à côté de son fils unique. La vieille mère, séparée de la famille par un pilier, est assise derrière son fils¹⁷ (cf. fig. 3).

Ces exemples témoignent de changements profonds de la mentalité : les vieillards perdent le pouvoir au profit de leurs fils.

LE RÔLE DES FEMMES. Ces quelques exemples mentionnés suffisent pour que l'on puisse remarquer que les femmes assises auprès des gisants ne prennent point part au banquet, car elles sont privées de vases à boire. A l'époque ancienne, avant le milieu du II^e siècle après J.-C., celles-ci tiennent par contre des outils à tisser : quenouille et fuseau¹⁸. Ces objets rappellent le proverbe latin : *domi sedet, lanam fecit*. Ils caractérisent la femme en tant que matrone dévouée à son travail quotidien et à sa famille (cf. fig. 2). Il va sans dire que la femme à Palmyre jouait un rôle secondaire. La mère de famille possédait tout de même un certain pouvoir, en dominant sur les autres femmes de la maison : ses filles, ses belles-filles et

¹⁷ Sadurska – Bounni, p. 142-3 et 146-8, n° 195, fig. 247.

¹⁸ Dentzer-Feydy, p. 75.

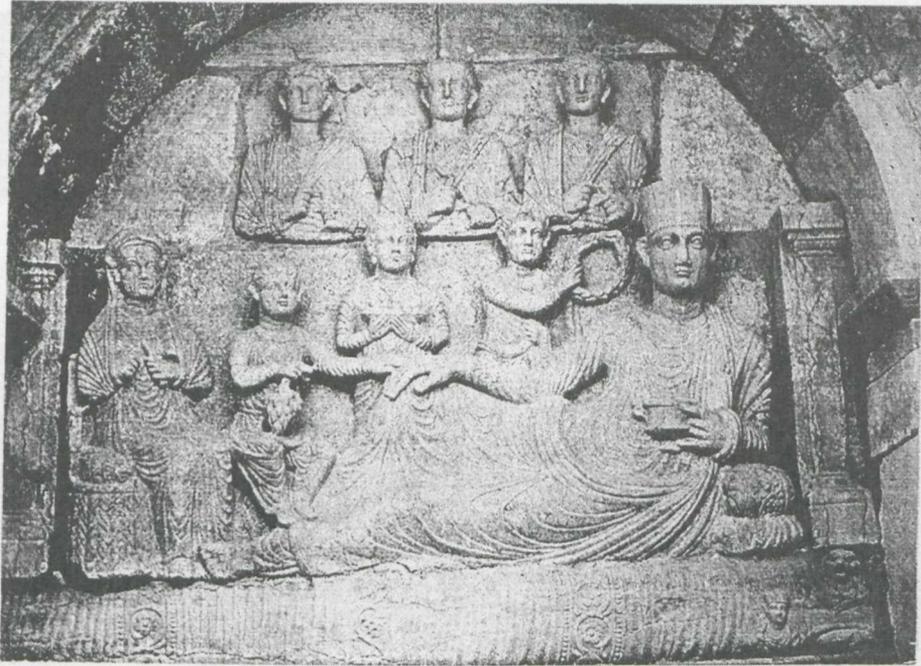


Fig. 8. Banquet et frise. Prêtre gisant accompagné de la famille de son fils. Env. 120-150. Palmyre, hypogée d'Artaban, *in situ*. Phot. Studio Zoubi.

sur les enfants. Certains objets témoignent de cette situation. A ces emblèmes appartiennent de petites clefs attachées à la fibule, destinées sans doute à fermer des coffres et des cassettes remplis de robes et de bijoux¹⁹. Un rôle semblable fut joué par un cercle à sept boutons. Il s'agissait à mon avis, d'un calendrier rotatif qui facilitait aux femmes illettrées de reconnaître le jour précis de la semaine. Actuellement, à Palmyre dans les familles traditionnelles qui comptent parfois 20 à 30 personnes, les femmes se partagent les travaux domestiques entre elles. Chacune à son tour est obligée de faire la cuisine et le ménage pour toute la famille. Le fonctionnement de ce système est surveillé par la mère de famille qui fixe le jour de service de ses jeunes parentes. A supposer que la situation dans l'antiquité fût semblable, le cercle à sept boutons présente un témoignage important de privilèges de certaines femmes au sein de la famille²⁰.

Dans la seconde moitié du II^e siècle, le fuseau et la quenouille disparaissent du répertoire iconographique. En même temps disparaît le geste de la prière (de bénédiction peut-être), qui témoignait de la piété des bonnes Palmyréniennes. Les images féminines après le milieu du II^e siècle diffèrent sensiblement des anciennes. Les modestes matrones sont remplacées par des dames élégantes, richement parées, qui jouent avec les bouts de leurs

robes (fig. 10). Ces changements sont dus aux transformations profondes de la famille et de la société toute entière. Les riches commerçants possédaient sans doute des servants chargés de gros travaux. Les femmes des gens riches n'étaient pas obligées de tout faire. Les portraits funéraires de grandes dames attestaient de la position remarquable de leurs maris, tout en contribuant à une opinion favorable sur leur carrière et leur position²¹.

Le centenaire entre le milieu du II^e et le milieu du III^e siècle connaît une émancipation rapide de femmes. On rencontre des images de dames étendues sur une *kliné*, quoique privées de vases à boire. On trouve, bien que rarement, des témoignages épigraphiques concernant les femmes – propriétaires d'un tombeau. Ces témoignages se trouvent confirmés par des images de dames munies de grandes clefs servant sans doute à ouvrir la porte d'une maison ou bien d'une demeure éternelle²².

¹⁹ Exemples: a) *ut supra*, n.9b; b) Sadurska – Bounni, p. 187-8, cf. figs 158, 160, 174, 182, 187, 202-205 (bustes); figs 247-249 (femmes qui assistent au banquet).

²² Schmidt-Colinet, *Tempelgrab Nr. 36*, énumère 9 exemples à la p. 110, n. 404 a-h et décrit 2 autres, p. 110, texte, pls 44b, 45a. Dans un texte de concession est évoquée une femme, appelée Pristina qui, après la mort de son mari, associée à son fils, a cédé une partie de leur hypogée à son beau-frère, cf. Gawlikowski, *Recueil*, n° 24 et Sadurska – Bounni, p. 149. Le portrait d'une femme, qui garde deux grandes clefs en mains se trouve à Ny Carlsberg Glyptothek 1072, cf. Colledge, p. 255, groupe I Ac et *Palmyra – Linz*, p. 199, fig. 10.

¹⁹ Pour les interprétations différentes cf. Dentzer-Feydy, p. 77, n. 124. Voir aussi K. Parlasca, *Ikongraphische Probleme palmyrenischer Grabreliefs*, DaMitt. 3, 1988, p. 216-220.

²⁰ Sadurska – Bounni, p. 44, n. 2; p. 45, n° 44, fig. 139; p. 62, n° 80, fig. 20.



Fig. 9. Lit central d'un *triclinium*. Prêtre gisant en compagnie de son père (à droite) et de sa famille. Fin du II^e – début du III^e siècle. Palmyre, hypogée de Bôlhâ, *in situ*. Phot. Studio Zoubi.

Eblouissante carrière de la reine Zénobie constitue le dernier maillon de cette chaîne. Celle-ci fut précédée par l'avancement des femmes à l'exemple de leurs contemporaines, habitantes de villes hellénisées en Syrie ou en Asie Mineure. Remarquons qu'à Palmyre se trouvait sans doute un groupe de femmes étrangères. Leur comportement servait aussi d'exemple à suivre.

Le rôle des femmes dans le culte n'a pas été jusqu'à présent étudié. Nous retrouvons des traces de cette activité dans la sculpture cultuelle et funéraire. Sur une poutre du temple de Bel est représentée une procession en bas relief. La scène est assez compliquée et l'état de conservation de la pièce ne facilite point l'interprétation. Deux groupes de femmes sont pourtant bien visibles. Il semble que le nombre de ces dames ne dépasse pas sept. Un groupe semblable figure sur un fragment trouvé dans le temple de la déesse

Allat. Dans les deux cas, les femmes sont voilées, les visages cachés, sans doute pour montrer que l'action se déroule à l'intérieur d'un sanctuaire. Un autre détail est encore plus important, à savoir les mains cachées sous l'étoffe. Peut-être ces femmes, avant la procession, touchaient aux objets liturgiques. L'étoffe empêchait le contact entre l'ustensile sacré et la chair. Plusieurs exemples de cet usage existent dans le culte, non seulement dans l'antiquité.

Sur quelques bas-reliefs votifs figurent aussi des femmes qui s'approchent d'un autel. Elles portent des vases, sans doute d'offrande. Partant de ces prémisses, essayons d'expliquer deux bas-reliefs funéraires tout à fait exceptionnels. Ils appartiennent à deux femmes qui tiennent à la main gauche un vase et, à la droite, un rameau plongé dans le liquide. Ces deux femmes s'appêtent sans doute à l'aspersion (fig. 11). Bien qu'appartenant

à deux familles différentes, elles portent toutes deux le nom identique Beeltega. A mon avis, ces deux reliefs imagent des prêtresses en service d'une divinité féminine²³.

Après avoir signalé les présumées prêtresses, passons à des figures de nourrices. Leurs images témoignent de la situation privilégiée d'une nourrice au sein de la famille. Sur une stèle ancienne (env. 120 après J.-C.), quatre personnes sont représentées en pied : deux frères défunts flanqués de deux femmes qui leur apportent des offrandes. La femme de gauche est la mère, celle de droite – une nourrice étrangère (et probablement esclave) du garçon aîné comme l'atteste l'inscription²⁴. Les deux femmes portent des robes identiques et leurs coiffures se ressemblent, bien que leur situation sociale soit très différente. Il en ressort que la fonction de nourrice était dûment appréciée, ce qui n'est pas étonnant. Sans l'aide de cette dernière le nourrisson privé de lait de sa mère était condamné à mort, alors que survivant il prolongeait l'existence de la famille.

PRÉCEPTEUR (?) ET ÉCOLIERS. Nous avons remarqué que la nourrice représentée sur une stèle était vraisemblablement une esclave, et sans doute étrangère. La situation d'un affranchi nommé Hermes présente un cas parallèle²⁵. Son vêtement de parade, sa pose et sa position ressemblent à celles de ses deux patrons-frères appartenant à la famille de Bôlha. Il prend part au banquet avec ses patrons et il est accompagné de leurs enfants. Son nom semble témoigner de son origine grecque. A mon avis, Hermes était précepteur chargé d'enseignement de la langue grecque dans la famille de ses patrons. Son rang élevé

²³ Mon article *Le rôle des femmes dans le culte à Palmyre*, rédigé en 1988 est actuellement (en 1994) sous presse ; il fait partie d'un volume de « Vox Patrum », en l'honneur de Barbara Filarska. En attendant je présente le matériel : la procession au sanctuaire de Bel fait partie d'un bas-relief publié plusieurs fois. Positions choisies : Colledge, p. 37, n. 80, dessin 20 ; H.J.W. Drijvers, *The Religion of Palmyra*, Leiden 1976, p. 11, pl. V ; Starcky – Gawlikowski, p. 110, n. 62 ; p. 119, pl. X 1. La procession au sanctuaire d'Allath est présentée sur un fragment découvert par M. Gawlikowski en 1975, cf. *Palmyra-Linz*, p. 314, n° 37. Les femmes qui s'approchent de l'autel : Colledge, p. 40, n. 92-94, dessins 19 et 20, fig. 26. Deux sculptures funéraires, buste et figure en pied, publiées resp. par : Sadurska – Bounni, p. 25 et p. 27-28, n° 22, fig. 151 (ici la littérature antérieure) et J. Teixidor, *Monuments palmyréniens divers*. Mélanges de l'Université Saint Joseph, Beyrouth 42, 1966, 2, p. 178-9, pl. II 7, n° 7.

²⁴ Pour les nourrices à Palmyre cf. K. Parlasca, *Syrische Grabreliefs hellenistischer u. römischer Zeit*, Trierer Winckelmannsprogramm 3, 1982, p. 21-22. La stèle à quatre personnes : Colledge, p. 67 (description en partie erronée), n. 202, fig. 72. Une autre nourrice : Sadurska – Bounni, p. 189 et p. 104, n. 2.

²⁵ Sadurska – Bounni, p. 88, n° 120, fig. 234 et p. 189.



Fig. 10. Buste d'une femme richement parée. Env. 200-230. Palmyre, hypogée de Bôlhâ, *in situ*. Phot. Studio Zoubi.



Fig. 11. Buste d'une femme qui s'apprête à l'aspersion. Env. 120-150. Palmyre, hypogée d'Artaban, *in situ*. Photothèque Adnan Bounni.



Fig. 12. Buste d'un homme tenant le diptyque. Milieu du II^e s. Palmyre, hypogée d'Artaban, *in situ*. Phot. Studio Zoubi.



Fig. 14. Buste d'un prêtre de Bel vêtu d'habit liturgique, muni de vases : balsamarium et coupe à grains d'encens. Peu après l'an 147. M.P. 1763/6587. Photothèque Adnan Bounni.



Fig. 13. Buste d'un méhariste tenant un fouet et une épée. Peu avant l'an 147. M.P. 1764/6588. Phot. Studio Zoubi.

s'explique facilement. En effet, un précepteur contribuait sans doute au prestige de la famille, tout comme une gouvernante française en Europe au XIX^e siècle. D'autre part, il faut apprécier les chances gagnées par un Palmyrénien qui possédait la langue officielle des provinces orientales de l'Empire Romain.

Un exemple suffit pour confirmer ce jugement. Il s'agit du portrait d'un garçon qui prépare son exercice tâchant de copier l'alphabet grec, mais il commence par l'omega. Le sculpteur a mal compris le modèle, convaincu qu'il fallait lire les lettres de droite à gauche, comme dans l'écriture palmyrénienne²⁶.

Plusieurs portraits funéraires de garçons présentés en écoliers portant plumier, encrier, stylos et diptyque montrent bien comment on appréciait l'éducation des enfants²⁷. C'est un bon témoignage de l'évolution de la classe moyenne au cours du II^e siècle. Les images d'écoliers contribuaient au prestige de la famille, c'est sans doute la raison pour laquelle elles sont répandues dans

²⁶ Dentzer-Feydy, p. 228, n° 221.

²⁷ Sadurska – Bounni, p. 186–7 et p. 63, n° 82, fig. 14; p. 85–6, n° 119, fig. 19.



Fig. 15. Buste d'un prêtre de 'Aglibôl et de Malakbel tenant les objets liturgiques: balsarium, boîte à grains d'encens et une branche-aspersoir. Première moitié du II^e siècle. Palmyre, hypogée d'Artaban, *in situ*. Phot. Studio Zoubi.

toutes les provinces romaines et dans les villes provinciales d'Italie.

EMBLÈMES MASCULINS. Les portraits masculins, bien que nombreux, ne se prêtent pas facilement à l'interprétation. Il n'y a que peu d'ustensiles emblématiques propres à ces images. Certains objets symbolisent les fonctions, les occupations et les métiers précis. Un diptyque p. ex. (fig. 12) et un rouleau mince semblent témoigner de l'activité commerciale, contrats, calculs, commandes²⁸. Mais, une interprétation différente est aussi possible. Les défunts ainsi désignés seraient des fonctionnaires municipaux. Somme toute, ces attributs témoignaient du niveau relativement élevé de l'éducation, lequel sans aucun doute n'était pas commun à toute la population.

Un manche d'épée désignait sans doute une carrière militaire ou paramilitaire. Un manche semblable et un fouet tressé seraient des emblèmes d'un méhariste – garde de caravane (fig. 13). Deux portraits de proches parents, oncle et neveu, mu-

²⁸ Le meilleur exemple: Dentzer-Feydy, p. 212-213, n° 209 (Louvre, AO 5007). A titre d'exemple citons aussi certains bustes au Musée de Palmyre, d'après Sadurska – Bounni, figs 21, 22, 25, 28-30, 54 et plusieurs autres.

nis de ces emblèmes semblent prouver que le poste faisait partie de l'héritage²⁹.

Les plus appréciées étaient sans doute les fonctions sacerdotales. Les prêtres de Bel – divinité suprême du panthéon palmyrénien, se distinguaient parmi d'autres. Tout récemment, on a réussi à démontrer qu'un couvre-chef caractéristique appelé d'habitude «modius» à cause de sa forme n'appartenait pas aux ministres en service d'autres divinités. Les prêtres de Bel étendus au banquet portent un vêtement solennel du type grec ou parthe et ils ne se distinguent que par la coiffure. Les demi-figures imagent parfois leur habit liturgique. Il se compose d'une large tunique à manches courtes, retenue à la taille par une ceinture, et d'une chlamyde, agrafée exceptionnellement sur l'épaule droite, décorée d'une bordure brodée. Cet habit s'adapte bien aux fonctions liturgiques. Il laisse les mains libres et il empêche le contact des robes avec des objets sacrés. Le prêtre en service tient d'habitude deux vases: un alabastron à l'huile et une coupe (resp. une boîte) ronde remplie de boulettes, sans doute de grains d'encens³⁰ (fig. 14).

Ces deux objets tenus par un personnage sans modius désignent le ministre de deux divinités moins importantes, 'Aglibôl (dieu de la Lune) et Malakbel (dieu du Soleil), comme on a pu prouver récemment profitant du texte de l'épithaphe inscrite au-dessous du buste³¹ (fig. 15).

Il existe aussi à Palmyre un groupe de portraits masculins qui imagent les personnages couronnés. Je suppose qu'ils étaient des prêtres, car la couronne appartient aux objets sacrés. Dans certains cas elle est offerte aux morts, dans d'autres exposée au sommet d'un pilier, posé sur un carré d'étoffe, dans d'autres encore elle décore le *modius* de certains prêtres de Bel. Ces couronnes sont en règle générale tressées de feuilles de laurier (fig. 16). Elles désignent peut-être les ministres de Nebô identifié à Apollon à Palmyre. C'est pourquoi peut-être on rencontre des personnages couronnés et barbus alors que les ministres de Bel

²⁹ Portraits militaires: Dentzer-Feydy, p. 221, n° 217; Sadurska – Bounni, p. 131, n° 174, fig. 42 (type romain); p. 139-140, n° 185, fig. 41; p. 104-105, n° 39, fig. 139; Colledge, p. 153, n. 582, fig. 65. «Méharistes»: Sadurska – Bounni, p. 153, n° 197, fig. 35; oncle et neveu *ibidem*, p. 105 et 107, n°s 140 et 144, figs 80 et 81.

³⁰ Dentzer-Feydy, p. 75, n. 102 et 104. Exemples *ibidem*: p. 177, n° 179; p. 184, n° 185; p. 194-5, n°s 195 et 196. Sadurska – Bounni: p. 152-153, n° 196, fig. 34; p. 26, n° 19, fig. 83; p. 154-155, n° 200, fig. 84.

³¹ Sadurska – Bounni, p. 27, n° 21, fig. 32 (mentionné d'après notre manuscrit par K. Parlasca, *Ikonographische Probleme palmyrenischer Grabreliefs*, *DaMitt.* 3, 1988, p. 220, n. 48). Parallèle (sans définition épigraphique): Sadurska – Bounni, p. 37 et 39, n° 41, fig. 223 (buste masculin sur une dalle-*kliné*). Cf. *ibidem*, p. 184-185.



Fig. 16. Buste d'un homme couronné. Troisième quart du II^e s. M.P. 1956/7048. Photothèque Adnan Bounni.

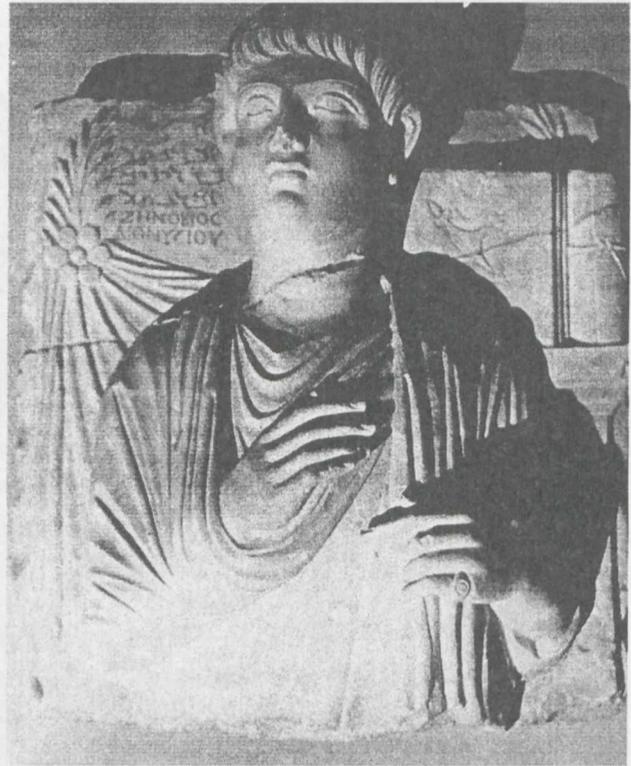


Fig. 17. Buste masculin. Pilier à droite surmonté de codex et de volume enroulé. Env. 170-200. M.P. 1760/6584. Phot. Studio Zoubi.

sont toujours rasés. Une réponse exacte à ces questions ne me semble pas encore possible³².

J'ai mentionné ci-dessus l'exposition de la couronne au sommet d'un pilier. Dans certains cas d'autres objets sont présentés de la même manière, tels les *modii* sacerdotaux. Certes, cette configuration indique la nature sacrée de l'objet élevé au-dessus des personnages qui l'accompagnent. Quelques portraits masculins (mais le cas est très rare) sont accompagnés d'un pilier semblable qui supporte un volume et un codex³³. Ces objets caractérisent sans aucun doute le défunt et ses occupations (fig. 17). Ils sont par ailleurs sacralisés eux-mêmes et montrent bien comment une carrière intellectuelle était appréciée dans le milieu dont nous nous occupons. On aimerait rappeler à ce propos les remarques d'Henri Marrou

sur l'*anēr mousikos*, le défunt héroïsé par sa formation culturelle³⁴.

CONCLUSION. Avant de terminer, retournons au point de départ et essayons de répondre à la question fondamentale de savoir quel sens profond, quelles idées, pensées et opinions permet de dégager une étude sémiotique; autrement dit, quelles informations sur ses aïeux et ses proches voulait remettre à ses contemporains un père de famille lorsqu'il commandait un monument funéraire, un portrait-buste ou un décor de la nouvelle chambre funéraire.

Son premier désir fut évidemment la mise en relief de la situation estimable de sa famille. Il s'agissait d'un milieu de commerçants et, dans le commerce, la stabilité conditionne le bien-être. Mais la richesse exprimée, entre autres, par de riches parures de femmes, par l'élégance de robes et de coiffures n'était pas l'unique sujet auquel recouraient les artistes désireux satisfaire leurs clients. Une belle tradition de famille et une forte position s'exprimaient aussi par des images de groupes entiers réunis au banquet, chacun à sa place, conformément à l'étiquette contemporaine.

³² Sadurska - Bounni, p. 185; Colledge, p. 140, n. 503. Défunts couronnés, d'après Sadurska - Bounni: p. 29, n° 24, fig. 59; p. 54, n° 64, fig. 101; p. 80, n° 108, fig. 106; p. 160-161, n° 211, fig. 113; p. 12-13, n° 3, fig. 239. Couronne exposée à côté du portrait *ibidem*, p. 156-157, n° 204, fig. 90; p. 166-167, n° 222, fig. 77. Offrande d'une couronne *ibidem*, p. 38, n° 41, fig. 222. Reliefs cultuels, Colledge: p. 53, fig. 48 (autel-pyrée, Musée de Palmyre 1887); p. 40, n. 96, dessin 21 (trois prêtres du sanctuaire de Nebô, Musée de Palmyre 2228/7957).

³³ Exemples: Dentzer-Feydy, p. 162, n° 166; Sadurska - Bounni, p. 157, n° 205, fig. 91.

³⁴ H. Marrou, *Mousikos anēr. Etudes sur les scènes de la vie intellectuelle figurant sur les monuments funéraires romains*, Grenoble 1937.

L'éducation des fils était appréciée et soigneusement mise en lumière, de même que les fonctions sacerdotales des adultes. Les Palmyréniens se vantaient de certains métiers et fonctions, de carrières militaires et civiles. Certains portraits prouvent bien que l'idée d'un *anēr mousikos* n'était pas méconnue dans ce milieu, exprimée par des moyens spécifiques. La présence de Cassius Longinus et d'autres philosophes à la cour de Zénobie certainement n'était pas accidentelle.

Palmyre fut sauvée de l'oubli par quelques textes grecs et latins qui ont incité les amateurs de

l'Antiquité à chercher la ville dans le désert. Ils y ont trouvé des ruines impressionnantes, des inscriptions alors incompréhensibles, et des images d'anciens habitants éternalisés en pierre. Ces images témoignent non seulement de la culture artistique de la ville. Elles constituent aussi de précieux documents sur la vie d'une société disparue.

Instytut Archeologii UW
 Krakowskie Przedmieście 1
 PL-Warszawa

ABRÉVIATIONS

- | | | | |
|-------------------------------|---|-------------------|--|
| Colledge | - M.A.R. Colledge, <i>The Art of Palmyra</i> , London 1976 | Palmyra - Linz | - <i>Palmyra. Geschichte, Kunst und Kultur der syrischen Oasenstadt. Einführende Beiträge und Katalog zur Ausstellung</i> , Linz 1987 |
| Dentzer-Feydy | - J. Dentzer-Feydy et J. Teixidor, <i>Les Antiquités de Palmyre au Musée du Louvre</i> , Paris 1993 | Sadurska - Bounni | - A. Sadurska et A. Bounni, <i>Les sculptures funéraires de Palmyre</i> , Roma 1994 |
| Gawlikowski, <i>Monuments</i> | - M. Gawlikowski, <i>Monuments funéraires de Palmyre</i> , Varsovie 1970 | Schmidt-Colinet, | - A. Schmidt-Colinet, <i>Das Tempelgrab Nr. 36 in Palmyra. Studien zur palmyrenischen Grabarchitektur u. ihrer Ausstattung</i> , Dam. Forsch. IV, Mainz 1992 |
| Gawlikowski, <i>Recueil</i> | - M. Gawlikowski, <i>Recueil d'inscriptions palmyréniennes provenant de fouilles syriennes et polonaises récentes à Palmyre</i> . Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Mémoires XVI, Paris 1974 | Starcky | - J. Starcky et M. Gawlikowski, <i>Palmyre</i> , Paris 1985 |
| Ingholt | - H. Ingholt, <i>Studier over Palmyrensk Skulptur</i> , København 1928 | - Gawlikowski | |